

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE

Joseph Loth

Aucun érudit breton n'était aussi connu en Bretagne que Joseph Loth. Natif du pays de Guéméné-sur-Scorff, ancien élève au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, ancien professeur au collège de Quimper, professeur de 1884 à 1910, et longtemps doyen, à la Faculté des Lettres de Rennes, promeneur infatigable, même en sa vieillesse, à travers les régions les plus diverses des cinq départements, il y comptait des relations partout. Avec le temps, l'abondance des travaux, la venue de justes honneurs, le Collège de France, l'Académie des Inscriptions, cette célébrité atteignait presque à la gloire. La Bretagne le nommait avec fierté et, le sachant robuste comme ses chênes, elle espérait, malgré son grand âge, le garder encore longtemps. Quand il est mort, le 1^{er} avril dernier, les regrets furent unanimes dans les milieux où l'on pouvait apprécier son œuvre; bien des ignorants eux-mêmes éprouvèrent le sentiment confus d'une atteinte grave portée à notre trésor spirituel.

Dès la première heure il avait donné son adhésion et sa collaboration à la Société d'histoire, dont il devint immédiatement président d'honneur avec Mgr Duchesne. Son activité, à la fois historique, archéologique et philologique, répondait en effet plus complètement que nulle autre à tout notre programme. Historien, il avait fait la lumière sur l'événement capital de l'histoire bretonne, la grande émigration du v^e au vii^e siècle, et les conclusions de la thèse qu'il soutint sur ce sujet en 1883 demeurent inébranlées pour l'essentiel. Archéologue, il recherchait dans les monuments du très lointain passé tout ce qui peut servir à reconstituer les allées et venues des Celtes par le monde. Philologue, il ne négligeait aucune des langues celtiques — sa traduction des *Mabinogion* fait autorité, — mais il cultivait avec prédilection le breton armo-

ricain, dont sa *Chrestomathie* constitue le manuel fondamental. Depuis qu'il avait succédé à d'Arbois de Jubainville au Collège de France, la toponymie et l'hagiographie semblaient l'attirer. A vrai dire tout l'attirait de ce qui touchait à la vie bretonne ; il rêvait parfois d'une Histoire de Bretagne très simple, accessible aux simples, quoique composée sans parti-pris d'après les recherches des habiles. Qu'une telle entreprise ne fût pas irréalisable, c'est une des dernières pensées qu'il exprima au cours de la dernière conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec lui, à Saint-Malo, en septembre 1930. Il affirmait, d'après son expérience personnelle, l'existence, au moins dans nos campagnes, parmi l'élite paysanne, d'un public capable de s'intéresser aux faits et aux usages des ancêtres.

Il va de soi que ce fidèle enfant du Bro-Weroc ne réduisait pas sa langue maternelle à n'être qu'un document, un sujet de dissertations savantes. Il regrettait qu'elle perdît du terrain ; il souhaitait qu'on l'enseignât dans les écoles, qu'on lui restituât sa dignité ; il ne pensait pas qu'en en dût craindre quelque risque pour la langue et encore moins pour la solidité de la patrie française ; il se plaisait à insister sur l'affinité très étroite entre Brittons et Gaulois. Convaincu cependant de la nécessité et même de la bienfaisance de l'union entre la France et la Bretagne, il tenait le séparatisme pour une « fumisterie » ; le jour où des Bretons s'égarèrent au point de prêter leur appui à l'autonomisme alsacien, il s'indigna. En 1870, il s'était engagé dans le corps des francs-tireurs de Quimper ; lorsque fut créée la médaille commémorative de la campagne, il décida de ne pas la solliciter tant que l'ennemi occuperait Metz et Strasbourg.

Cette longue et belle vie de savant plaide pour la bonne cause d'un régionalisme harmonieux, où les forces provinciales s'exalteraient pour le plus grand profit de la force nationale, qui leur garantirait la vie et la sécurité.

H. WAQUET.
